

Martin Heidegger, les heures noires d'un philosophe

<https://www.geo.fr/voyage/martin-heidegger-les-heures-noires-d-un-philosophe-161394>

Heidegger voulait refonder la philosophie et mettre fin à «l'enjuivement de son peuple»...

L'engagement du penseur au service des nazis suscite encore la consternation.

Clément Imbert Publié le 08/06/2016 à 16h30 - Mis à jour le 08/06/2016

La salle des Actes de l'université de Fribourg est pleine à craquer. Aux professeurs et aux étudiants en tenue d'apparat se sont mêlés les uniformes bruns des fonctionnaires du NSDAP, vainqueur des élections trois mois plus tôt. En cette matinée du 27 mai 1933, après avoir repris en chœur l'hymne des SA, la foule attend le discours de prise de fonction du nouveau recteur : Martin Heidegger. Ils ne vont pas être déçus du spectacle. Le philosophe, habits de cérémonie rouges et petite moustache carrée, rappelant poil pour poil celle d'Hitler, a préparé une vibrante harangue. Digressant sur les bienfaits de l'éducation paramilitaire, il va insister sur la «mission spirituelle» qui incombe à cette nouvelle Allemagne désormais aux mains des nazis. Avant de conclure : «*Alles Grosse steht im Sturm*» («Tout ce qui est grand se dresse dans la tempête»). Valorisation de la guerre ? Incitation à rejoindre les Sturmabteilung (SA) ? Ou traduction personnelle à partir du grec d'une sentence prise dans *La République* de Platon ? Les historiens se posent la question. Cette phrase résume à elle seule l'ambiguïté de la position d'Heidegger à l'égard du régime nazi.

Sa future femme, Elfride, le convertit aux idées nationalistes völkisch

Alors qu'une proportion importante d'intellectuels allemands prit la décision de s'exiler dès le début des années 1930 – de nombreux juifs comme Albert Einstein, Theodor Wiesengrund-Adorno, Hannah Arendt ou Walter Benjamin, mais aussi des non-juifs fuyant le fascisme, tels Bertolt Brecht ou Thomas Mann –, Martin Heidegger fit partie de ceux qui préférèrent rester. Mais faut-il le classer parmi les opportunistes qui suivirent sans les critiquer les nouveaux maîtres de l'Allemagne, afin de préserver leur carrière (comme l'écrivain expressionniste Gottfried Benn ou l'ancien communiste Max Barthel) ? Ou bien était-il un nazi convaincu, décidé à devenir l'un des idéologues du nouveau régime, à l'image du constitutionnaliste Carl Schmitt, qui s'imposa comme le juriste officiel du IIIe Reich, ou d'Eugen Fischer, généticien et théoricien de l'hygiène raciale ? Et comment un philosophe de sa trempe, considéré depuis la parution de son ouvrage magistral *Etre et Temps* (1927) comme l'un des penseurs les plus brillants du XXe siècle, a-t-il pu associer son nom, de près ou de loin, à la doctrine populiste hitlérienne ?

En réalité, il existe, dès avant les années 1930, de nombreux points communs entre la pensée heideggérienne et le national-socialisme. La notion d'enracinement, tout d'abord, qui désigne ce lien particulier entre un peuple et sa terre ancestrale. «L'attachement des Allemands à leur sol natal est une chose en soi banale et que l'on trouve chez Heidegger dès sa jeunesse, comme expression

d'un traditionalisme catholique», explique Guillaume Payen, historien et philosophe, auteur de *Martin Heidegger – Catholicisme, révolution, nazisme* (éd. Perrin, 2015). Sa rencontre avec sa future femme, Elfride, en 1915, marque un tournant : protestante, ultranationaliste, elle convertit progressivement son mari aux idées ethnocentristes *völkisch*, qui inspirèrent grandement l'idéologie «*Blut und Boden*» (sang et sol) des nazis. Autre point commun : l'antisémitisme. «L'enjuivement de notre culture et de nos universités est assurément effrayant», écrit ainsi le philosophe dans une lettre à son épouse, convaincu d'un complot fomenté par le «judaïsme international» pour s'emparer du pouvoir mondial. Heidegger ajoute à ces clichés une explication philosophique en faisant du juif un nomade, un cosmopolite sans patrie, et incapable donc de s'enraciner, comme les Allemands, dans un sol. Une telle vision ne l'a pas empêché de côtoyer et d'admirer des juifs, à commencer par son maître, Edmund Husserl, ou Hannah Arendt, l'une de ses élèves les plus brillantes, avec qui il entretiendra une relation passionnelle.

Attaché à la patrie, antisémite, Heidegger est aussi un adversaire farouche du communisme, du parlementarisme et, finalement, du catholicisme. Autant d'affinités avec le nazisme, auxquels s'ajoute l'intérêt du penseur, dès la fin des années 1920, pour la personnalité d'Hitler. A son ami, l'existentialiste chrétien Karl Jaspers, qui lui demande un jour comment un homme aussi inculte pourrait un jour diriger l'Allemagne, il répond : «La culture est sans importance du tout, regardez simplement ses merveilleuses mains.» Fasciné par le charisme du futur Führer, le philosophe, comme tant d'autres Allemands alors, voit en lui un homme providentiel, seul à même de sortir leur peuple de la crise dans laquelle il est plongé.

Dans son université, il participe aux autodafés de livres écrits par des juifs

C'est donc presque naturellement que Heidegger, après avoir voté pour le NSDAP en mars 1933, finit par prendre, le 3 mai, sa carte au parti nazi. Est-il l'un de ces «*Märzgefallene*», ces «tombés de mars» comme on nomme ceux qui rejoignent par attentisme et par centaines de milliers le parti après sa victoire électorale du 5 mars ? Pour Guillaume Payen, l'adhésion du philosophe est plus profonde : «Heidegger espère en réalité que ce mouvement fasse table rase de la République de Weimar pour que l'on puisse impulser une révolution philosophique qui fera retrouver au peuple allemand la grandeur du peuple grec antique.» Heidegger accepte donc le poste de Führer-recteur (c'est le nouveau titre officiel) de l'université de Fribourg. A la tête de l'établissement, il apparaît en fonctionnaire loyal et zélé du régime nazi, supprimant notamment les bourses aux étudiants «de souche non aryenne». Il soutient également la politique eugéniste naissante et demande la création d'une chaire de professeur de «doctrine raciale et de biologie héréditaire ». Il participe enfin aux autodafés de livres marxistes ou écrits par des juifs qui ont lieu dans la cour de son université. Rêvant de s'imposer comme l'un des «Führer» spirituels du III^e Reich, Heidegger va vite déchanter. Le NSDAP est en effet un parti dans lequel on trouve très peu d'universitaires. Et sa rhétorique anti-intellectualiste, tout comme son rejet des élites, s'accommodent mal de la complexité de la pensée heideggérienne, très abstraite. Dans ces conditions, le philosophe, pressentant qu'il ne parviendra pas à populariser ses idées, démissionne finalement de son poste de recteur le 21 avril 1934. Il

reprend alors une vie de professeur de philosophie, mais restera malgré tout adhérent du NSDAP jusqu'en 1944.

Avec la fin de la guerre, vient le temps du retour de bâton : les Alliés victorieux interdisent à Heidegger d'enseigner pour lui faire payer sa compromission avec les nazis. La traversée du désert est brève : sa réhabilitation a lieu dès 1951, sans que jamais le philosophe ne condamne explicitement le national-socialisme. Il se contentera ensuite de dire, en privé, que le fait d'avoir accepté le poste de recteur à l'université de Fribourg avait été une «*Grosse Dummheit* », une très grosse bêtise. Ambiguë jusqu'au bout, donc, sa pensée exerce néanmoins un impact majeur sur la philosophie occidentale, notamment en France sur des intellectuels comme Sartre, Derrida, Merleau-Ponty ou Levinas. Si bien que de nombreux historiens préférèrent encore poser un voile pudique sur les liens entre le maître et le nazisme. A mesure que s'ouvrent les archives, cette réalité apparaît pourtant de moins en moins contestable. La publication, à partir de 2014, des *Cahiers noirs* (carnets de notes inédits écrits par le philosophe entre 1931 et 1946) ne laisse guère de doute : Heidegger était antisémite, nationaliste et convaincu du progrès apporté par le IIIe Reich, marquant sa philosophie d'une indélébile tâche brune.